

Les Braves mêmes ont peur

RÉCITS DU GAILLARD D'AVANT

Qu'est-ce que la peur ? Proviend-elle toujours du manque de courage ? Et ne peut-elle, dans certaines circonstances, être un phénomène purement instinctif, produit par l'imagination et par les nerfs, et d'autant plus irrésistible que les raisons de craindre existent moins ? Nos lecteurs se demanderont si, dans les deux cas qu'expose notre dramatique récit, les plus braves ne peuvent déclarer sans honte qu'ils ont eu peur, comme les plus grands généraux conviennent sans détour de leurs insuccès.

Beau temps, mer calme. Poussé par une fraîche brise d'ouest, le croiseur l'Amiral, en route pour Terre-Neuve, file rapidement. Assis à l'extrême pointe du gaillard d'avant, trois matelots fument en causant et causent en fumant. C'est Claudius Lamigrane, un gars de Provence, petit, maigre, trapu bronzé, Jean Madoïc, de Landivisiau en Bretagne, un bon colosse, et Corentin Cohervan, un novice.

« Bah ! s'exclame le novice, un brave comme toi, Lamigrane, un lascar comme toi, Madoïc, vous avouez que vous avez eu peur ? Ça n'a pas dû être pour des choses ordinaires. Voilà des histoires que j'aimerais à vous entendre conter un jour comme aujourd'hui où l'on n'a rien à faire qu'à tuer le temps.

— Si ça t'amuse, moussaillon, repartit Lamigrane, je veux bien commencer, à la condition que Madoïc aura son tour. Mais ne t'attends pas à une de ces histoires de revenants, mystérieuses, fantastiques, comme on en raconte aux enfants. Non. Si j'ai tremblé, une fois dans ma vie, c'est devant un vrai danger, bien réel. Seulement, voilà : il est survenu à l'improviste, sans crier gare. Vois tu, petit, on a beau être crâne, bien trempé, après avoir fait ses preuves sur maints champs de bataille et être resté, sans sourciller, debout au milieu des boulets et des balles, je dis, moi, et bien malin qui me démentira ! que la surprise, l'imprévu, l'inconnu, peuvent faire un poltron du plus brave. D'ailleurs écoute mon histoire ; tu me diras ensuite si tout autre à ma place n'aurait pas ressenti comme moi un frisson de terreur.

« La scène est au Tonkin. Depuis six mois, la Triomphante, où je servais, était à l'ancre dans la baie d'Along, près de l'embouchure du fleuve Rouge. L'endroit n'était pas sûr à cette époque. Les rives du fleuve étaient infestées de pavillons-noirs. Aussi, pour éviter des batailles inutiles, tout l'équipage était-il consigné à bord.

« Une nuit, voilà que la machine à distiller l'eau de mer se détraque. Aussitôt, dix matelots, j'étais du nombre, reçoivent l'ordre de se rendre à terre pour faire une provision d'eau. On nous empile, dès le petit jour, dans la chaloupe à vapeur, avec quantité de tonneaux que nous devons remplir au fleuve. Notre beso-



Tout le troupeau de buffles à mes trousses, je courais à perdre haleine, poursuivi par le bruit infernal de cette avalanche vivante

gne achevée, il nous restait quelques heures de liberté. Nous partons en promenade. « Surtout, nous avait recommandé l'enseigne, ne vous séparez pas, marchez coude à coude ! » Nous voilà en route, bras dessus, bras dessous, quatre camarades et moi. Mais il me tardait d'être seul et de marcher en liberté. Au premier tournant du chemin, je brûle la politesse aux amis. « Bonsoir, la compagnie ! » Et je me trouve bientôt tout seul, en pleine campagne, dans une rizière immense, bornée au loin, mais tout au loin, à une distance de près d'une lieue, par une masse de rochers bruns entourés de hautes broussailles.

« Le soleil n'était pas encore ardent. Une brise tiède courait sur les champs. J'aspirais l'air à pleins poumons, heureux d'aller et de venir sur le « plancher des vaches. » Par malheur, au Tonkin, c'est le « plancher des buffles » qu'il faudrait dire. Partout où il y a des marais, on est sûr de rencontrer un troupeau de ces animaux, si profondément enfoncés dans

meuglant et se précipite sur moi.

« Sans m'affoler, sans me déconcerter, je me cale bien sur mes jambes, je m'apprête à parer le choc. Il faut vous dire que, tout enfant, je domptais, dans mon pays, les rudes taureaux de Camargue. Saisir les bêtes aux cornes, les jeter à terre d'une saccade, c'est un jeu qu'on appelle en Provence « la ferrade. » A seize ans, j'y étais si exercé que plusieurs fois de suite j'ai gagné le premier prix. Tout cela, pour vous expliquer comme quoi je ne m'émus pas outre mesure de la colère du buffaillon. « Lamigrane, mon ami, pensai-je, tu vas te refaire la main. » Et j'attendis de pied ferme.

« Le buffle arrivait sur moi, furieux, emplâtré de fange. Je prends mon élan, je saute. Une ! deux ! Et voilà la bête qui roule les quatre fers en l'air.

« Je n'attends pas, vous pensez bien, qu'elle se relève. Sitôt le coup fait, je file à toutes jambes, je pars sans demander mon reste. J'avais à peine fait

deux cents mètres, que j'entends derrière moi un bruit infernal, un galop sourd, étouffé. Je me retourne sans m'arrêter. Qu'est-ce que je vois ? tout le troupeau à mes trousses, quatre cents lourdes pattes galopant à ma poursuite ! Cette fois, je n'en menais pas large. Je redouble de vitesse. Je ne cours plus, je vole. L'air siffle à mes oreilles. Dame ! c'est que je n'avais plus qu'un seul espoir de salut : ces rochers et ces épais buissons que j'avais aperçus de loin en commençant ma promenade. Ils n'étaient plus très éloignés. Si je parvenais à les atteindre, j'étais sauvé ! Mais en aurai-je la force ? Déjà je perdais le souffle, je me sentais faiblir. A un moment, il me sembla même que les monstres gagnaient du terrain. Décidé à vendre chèrement ma vie, je tire, tout en courant, mon revolver de ma ceinture. Je l'arme d'une main fébrile. Puis, galopant tou-



Une grande ombre lancée jaillit des ténèbres. Je fais feu, une masse pesante s'abat sur moi. C'était le tigre, que j'avais blessé à mort